

JACQUELINE LANG

Cet infini passé toujours présent

*Témoignage d'une jeune femme
sous l'Occupation*

Une touche de rose et de bleu
pour l'espoir
1942-1945

Préface de Serge Klarsfeld

Éditions
M
Laurence
MASSARO

Première édition :
© Éditions Logomotif, 2004
Titre original : La rose et la bleue

Mémoires à vif

Collection dirigée par Laurence Massaro

ISBN : 978-2-9547509-2-7

© Éditions Laurence Massaro, 2015

www.editions-laurencemassaro.com

Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle) et constitue une contrefaçon.

SOMMAIRE

Préface	p. 11
Avant-propos	p. 15
Prologue	p. 17
Un jour en mai	p. 29
Le lendemain	p. 37
Le retour du père	p. 39
Caserne des Tourelles	p. 41
Fin des Tourelles : Drancy	p. 49
Interdiction de pénétrer dans les jardins et lieux publics	p. 51
L'apprentissage	p. 55
Arrestation du père	p. 63
L'atelier, la routine, suite de l'usine	p. 65
Suite de l'arrestation du père	p. 67
Jardin public interdit même le dimanche	p. 71
Réveil en fanfare	p. 75
Reparti pour un tour	p. 83
Changement de décor, le luxe de Revillon	p. 87
Deuxième visite d'un garde mobile	p. 89
Une vie nouvelle	p. 93

La Rose et la Bleue quittent Paris	p. 99
Deuxième visite d'André, 9 août 1943	p. 105
Départ pour Limoges	p. 115
Arrivée à Limoges	p. 121
Le milicien	p. 129
Dernier départ	p. 131
La Rose et la Bleue vont à l'école	p. 145
Les Allemands réapparaissent	p. 153
Le 8 mai 1945	p. 161
Retour à Paris	p. 163
Annexes	p. 171
Remerciements	p. 185

*Dieu merci,
Kakine* a toujours raté les trains
qu'il valait mieux ne pas prendre.
Qu'elle prenne le dernier le plus tard possible !
Fe. D.*



*Kakine est le diminutif affectueux donné à Jacqueline par ses petits-enfants.

*À mes filles, la Rose et la Bleue,
à mes petits-enfants,
à mes arrière-petits-enfants.*



PRÉFACE

Le témoignage de Jacqueline Lang est un acte de courage et d'amour. Il lui a fallu faire preuve d'une vaillance exceptionnelle pour rédiger à 88 ans ses souvenirs d'une période tragique qui l'a totalement bouleversée et où elle a perdu son époux, père de leurs deux filles et inoubliable partenaire d'un bonheur à jamais détruit.

Tout lecteur, même habitué aux récits des survivants de la Shoah, apprendra beaucoup de ce texte écrit avec cette irremplaçable simplicité qui permet à chacun de partager les péripéties et les émotions vécues par l'auteur. Ici aucune pose, aucune vanité ; tout est sincère et authentique. Jacqueline écrit pour que les heures terrifiantes que sa famille a vécues comme gibier de la police de Vichy et de la Gestapo ressuscitent, pour que chacun prenne conscience à cette lecture de l'horreur quotidienne où évoluaient les Juifs tentant de protéger leurs enfants et de sauver leurs êtres chers arrêtés et internés. De la caserne des Tourelles au printemps 1942 à Drancy à l'automne 1943, Jacqueline se bat pour empêcher la déportation d'André, son mari, Juif français arrêté sur dénonciation.

La jeune bourgeoise devient mécanicienne en fourrure dans une entreprise travaillant pour la *Wehrmacht* afin de bénéficier d'un *Ausweis* protecteur. Travail exténuant dans un atelier insalubre. Survient l'arrestation du père d'André pour avoir enfreint les affreuses réglementations antijuives. Désormais deux hommes, deux vies à préserver, plus celle des enfants, plus les colis pour

Drancy à assumer chaque semaine, plus le poids de l'espoir que le père et le fils mettent en elle.

C'est alors qu'André, de Drancy même, parvient à prévenir Jacqueline qu'elle et les enfants figurent sur une liste de Juifs à arrêter. Jacqueline, ses fillettes de 3 et 5 ans et sa belle-mère prennent la fuite provisoirement, puis définitivement. Les filles sont placées près de Limoges. Grâce à un stratagème et sous la menace de voir son père déporté par le prochain convoi s'il ne retourne pas le soir même à Drancy, André parvient à rejoindre Jacqueline un bref moment, et durant ces retrouvailles en août 1943 un enfant sera conçu, que Jacqueline décidera de perdre clandestinement pour ne pas lui donner vie en ce monde où l'on n'accepte les enfants juifs que pour les massacrer.

Avec une fausse carte d'identité au nom de Langier, Jacqueline rejoint ses enfants à Limoges et les emmène au Bugue en Périgord, dans une campagne paisible et amicale.

C'est là que Jacqueline apprend la déportation, le 20 novembre 1943, d'André et de son père.

En janvier 1944, c'est au tour des parents de Jacqueline d'être arrêtés et déportés. Jacqueline et ses enfants seront épargnés.

La vie reprendra ses droits, mais André continuera à vivre jusqu'au dernier souffle de Jacqueline qui poursuit avec lui l'interminable dialogue de ceux qui s'aiment et qui savent qu'un jour ils se retrouveront comme au premier jour.

Ce témoignage, c'est celui de l'impossible oubli et de l'amour invaincu. Il est écrit par Jacqueline et c'est encore André qui a guidé sa main.

Serge Klarsfeld





Paris, 1942.

AVANT-PROPOS

Entre 1960 et 2004, soit durant près de cinquante ans, nous avons vu Jacqueline, notre mère, écrire à la main sur des feuilles volantes (dont elle ne se séparait jamais) ses souffrances de guerre pendant l'Occupation à Paris, sa lutte pour faire sortir notre père de Drancy et pour passer à travers les mailles du filet, tout en nous protégeant avec son cœur de mère. Un jour, le manuscrit de ce récit fut volé dans une voiture puis jeté dans un champ.

Retrouvé par un promeneur, celui-ci, probablement ému à la lecture de quelques passages, le renvoya à notre mère. Le destin commandait une fois de plus !

Quelque temps avant sa mort Jacqueline a eu la joie de voir son témoignage édité une première fois.

Cet infini passé toujours présent, c'est l'histoire de ces détails, de ces hasards qui font que l'on est sauvé ou perdu. Cette leçon de courage sans haine, sans amertume est un bel exemple de vie.

Au Mémorial de la Shoah, à Paris, où nous étions venues honorer la mémoire de nos grands-parents, le hasard nous a fait rencontrer Laurence Massaro, qui nous a immédiatement proposé de rééditer le livre, alors épuisé.

Aujourd'hui, nous sommes heureuses de savoir que la mémoire vivante de notre mère perdure à travers cette nouvelle édition et que nous pouvons continuer à transmettre aux jeunes générations la réalité de cette époque.

Paris, 16 juillet 2014

 Claudine Lévy

PROLOGUE

Je me lance dans une imprudente aventure en voulant parler de moi, de mon enfance, de mes débuts dans la vie, et surtout de ma vie de jeune femme sous l'Occupation.

Je suis née à Paris en 1915, au début de la guerre de 1914 – 1918. Je perds ma mère à 3 ans, en 1918, de la grippe espagnole. Mon père est grand blessé (il a perdu un œil), Croix de guerre, médaillé militaire. Je fus surtout élevée par ma grand-mère maternelle, dans une ambiance pleine de tristesse. Pendant une année, ma grand-mère étant victime d'une grave dépression, j'ai été élevée par une bonne qui me laissait seule le soir et me perdait dans les jardins !

1921. Arrive un événement qui va transformer mon enfance : mon père se remarie, je retrouve la joie d'avoir une mère, qui m'a donné tant de bonheur, une petite sœur, un vrai foyer, une enfance de rêve, choyée, gâtée. Toutes mes études au lycée Lamartine.

En 1935, à 20 ans, je me marie. En 1937, naissance de mon premier enfant, Arlette dite Litou ; en 1939, naissance de ma cadette, Claudine. Pour une raison expliquée plus tard dans ce livre, elles seront appelées la Rose et la Bleue.

Depuis le début d'août 1939, nous passons des vacances sereines, c'était la douceur de vivre avec mon mari et mes filles, Arlette, 2 ans et 8 mois, et Claudine, 6 mois. Nous avons choisi Bourg-la-Reine, près de Paris, pour faciliter les allées et venues de mon mari André et de mon beau-père qui se rendaient au bureau tous les jours. De temps en temps, mes parents, ma sœur et ma grand-mère venaient passer le dimanche avec nous.

Depuis quelques mois, les rumeurs les plus menaçantes arrivaient de partout, par les journaux, la T. S. F., etc. La guerre était proche ! Et ce petit bonheur n'aura pas duré longtemps. 31 août 1939, fin de la location de la maison à Bourg-la-Reine et le 1^{er} septembre, grande panique, la guerre est déclarée ! Mobilisation générale !

Les propriétaires de la maison décident, en raison des événements, de nous la laisser quelques jours de plus, le temps de nous retourner. Hitler a attaqué aujourd'hui. Les troupes allemandes ont violé la frontière polonaise.

Je me vois encore, installée dans une chaise longue, entourée de mes enfants. L'aînée, brune, traîne une petite brouette, usée et bancale, dans laquelle elle a installé inconfortablement sa poupée. Elle court avec toute la naïveté et l'inconscience de son âge. Ma cadette, un bébé blond de 6 mois, gazouille dans son landau au fond du jardin. C'est dans ce moment de sérénité parfaite que le grand choc est arrivé. Ce n'était pas une surprise ; tous, nous nous en doutions, et à présent qu'il était là, il fallait assumer et encaisser. Le 3 septembre, mobilisation générale, mon mari, appelé dans l'intendance à la caserne de Mantes-Gassicourt en tant que sous-officier de réserve, est tout de suite nommé chauffeur du commandant. Avant de se rendre à son poste, il s'inquiète pour nous. Il contacte avec difficulté à Montargis un client ami, et lui demande s'il connaît un endroit dans la ville pour loger sa petite famille. Sans hésiter, celui-ci nous prête une de ses maisons. Affaire conclue, c'est décidé. Nous rentrons à Paris en vitesse pour déposer certains vêtements et en prendre d'autres pour une durée indéterminée. Le 4 septembre, en route pour Montargis, tous serrés dans un camion rempli de ce que nous ne voulions pas abandonner. Nous nous installons dans une jolie petite demeure, au milieu d'une allée accueillante traversant le jardin. Le 5 septembre, nous recevons des nouvelles d'André, cantonné maintenant à Mantes-Gassicourt, content de sa nomination avec pas mal d'heures de liberté.

JACQUELINE LANG



Comme tout le monde, nous continuions la vie de tous les jours, faite d'un certain charme et d'un semblant de tranquillité provisoire... Mars 1940

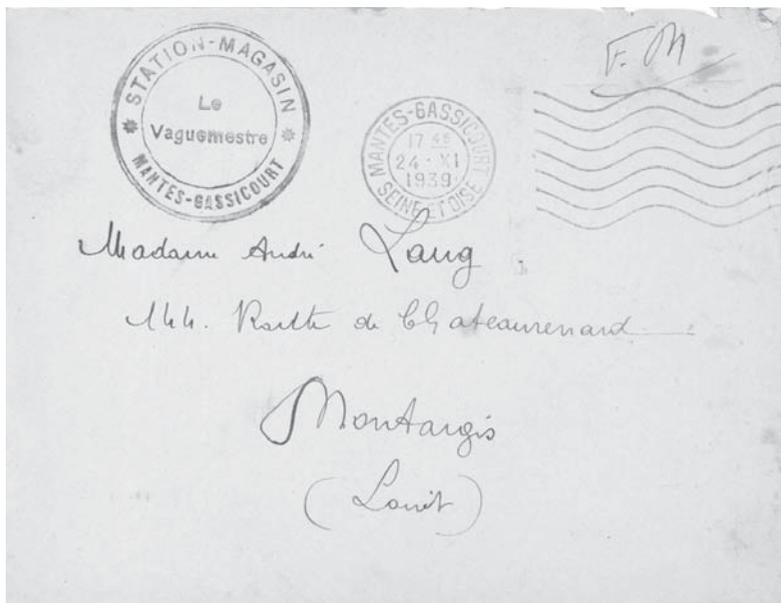
André vient en permission nous voir de temps en temps, et il a la joie de passer un moment avec ses filles... Mars 1940



La vie prend une autre allure. Que va donner ce début de guerre ? Comme tout le monde, nous continuions la vie de tous les jours, faite d'un certain charme et d'un semblant de tranquillité provisoire. Quelque temps plus tard, je fais venir ma grand-mère âgée, le frère avec lequel elle vivait, et sa vieille et fidèle servante, Lucie, que j'avais connue enfant. Peu après, mes parents et ma sœur Nicole, ma cadette de sept années, nous rejoignent. Nous habitons tout près les uns des autres, sur la même route ; il était facile de se rencontrer.

Au calme se mêle une certaine inquiétude, mais le séjour est relativement agréable, malgré l'absence de mon mari, rassuré pourtant de me savoir en famille, ses filles bien soignées par moi, leur grand-mère, et une jeune femme venue de Lorraine qui nous aidait aux travaux ménagers. Arlette marchait depuis un moment, Claudine était encore dans son landau. C'est la vie de famille. André vient nous voir parfois, et il a la joie de passer un moment avec ses filles. C'est la drôle de guerre. Je vais à Mantes le retrouver de temps en temps. Il avait une chambre en ville et nous passions de joyeuses soirées avec le commandant et d'autres officiers et sous-officiers qui faisaient venir aussi leur femme. C'était la rigolade complète, il y avait des soirées théâtrales, nous passions des nuits entières dans les cafés, nous étions tous jeunes, insoucians, et nous pensions que la guerre allait toujours continuer ainsi, tranquillement.

Les trains fonctionnaient très mal. Si on en trouvait un, il fallait le prendre, cependant il ne s'arrêtait pas forcément là où on le désirait. Un soir, je devais rejoindre mon mari à Mantes et me suis retrouvée à Gisors en pleine nuit, au beau milieu d'une alerte. Tout était éteint, la gare, les rues. J'entendais les gens parler autour de moi mais ne pouvais les atteindre, ne les voyant pas. Il neigeait. Pour me protéger du froid, j'avais juste un foulard et des petites bottes. Je ne sais plus comment je me suis retrouvée dans une rue. Tâtonnant le long des murs, dans le



*Après la déclaration de la guerre, mobilisation générale.
Je pars à Montargis (Loiret) avec mes filles, pour nous y réfugier.
André est nommé dans l'intendance à la station magasin de
Mantes-Gassicourt (Seine-et-Oise) en tant que sous-officier de réserve.*

*Cette enveloppe, reçue en novembre 1939, est un modèle
des très nombreuses lettres reçues de septembre 1939 au 14 juin 1940,
jour où les Allemands envahissent Paris. Alors, départ pour plus loin ;
c'est l'exode !*

noir total, je cherchais une lueur ; tout à coup j'en vois une à travers des volets. N'en pouvant plus, j'ai frappé à la porte. Il était très tard. Un homme m'ouvre, en pyjama. Famille accueillante. Je leur ai raconté mon histoire et leur ai demandé tout simplement de bien vouloir me laisser téléphoner, ce qui a permis à mon mari très inquiet d'entendre ma voix. Nous nous

sommes donné rendez-vous à la gare, que j'ai rejointe à nouveau à tâtons. L'attente a été très longue et je me suis endormie sur une banquette. Vers cinq heures du matin, les retrouvailles, puis la voiture direction Mantes.

Du 4 septembre 1939 au 14 juin 1940 (jour où les Allemands ont envahi Paris), je suis restée à Montargis. Ce 14 juin, je passais mon permis de conduire. J'allais probablement réussir l'examen quand j'ai entendu les gens crier dans les rues, aux balcons : « Les Allemands sont en France et même à Paris. » À ce moment, mon examinateur prit peur, la peur était dans tous les esprits, il me parla de sa femme, de ses enfants, me déclara qu'il n'était pas en mesure de me faire passer mon permis et me planta en plein milieu de Montargis.

Dans le même temps, mon mari avait appris par un client la réquisition d'un camion neuf livré juste avant la déclaration de guerre et qui avait été garé dans les locaux de l'affaire familiale de peaux brutes qu'il dirigeait avec son père, dans le treizième arrondissement.

Il fallait partir plus loin. À pied, j'ai rejoint la maison, distante d'un bon kilomètre. Je trouve devant la maison ma belle-mère, déjà installée dans un camion rempli de ce que nous avons choisi de plus utile, avec Arlette sur des matelas, au milieu de quelques meubles. Ce camion nous avait été prêté par un client de mon mari, le même qui nous avait logés dans une de ses maisons. Un chauffeur est au volant, ils partent. Mon beau-père, moi, Claudine sur mes genoux (je la nourrissais), nous suivons dans une minuscule Peugeot. En route pour Pamproux, dans les Deux-Sèvres, un village où habitent des amis. Cette famille nous attendait, mais pour la rejoindre, que de pénibles aventures ! C'est le début de l'exode.

À Châteauroux, à peine arrivés, une alerte nous surprend. Claudine avait faim, il faisait noir à cause de l'alerte. Que faire pour trouver

un peu de lait ? Je frappe à une porte et immédiatement une femme me dit : « Entrez vite, il faut que je referme tout de suite pour qu'on ne voie pas de lumière. Que vous arrive-t-il ? »

« Ma fille hurle de faim, je la nourris mais je n'ai plus de lait. J'ai ma boîte de Maïzena[®]. Auriez-vous un peu de lait ? »

« Venez vite et suivez-moi. »

Elle ouvre un débarras sans lumière, allume une bougie et me donne une toute petite casserole. J'ai fait chauffer le lait à la flamme de la bougie, ce qui m'a pris une bonne demi-heure. Je tenais la bougie, la femme, la casserole à la main, tournant le lait, tandis que mon beau-père tentait de calmer Claudine qui pleurait toujours. Après avoir remercié cette femme, nous sommes ressortis dans le noir, l'alerte durait encore et nous avions sommeil. Dans l'ombre, nous apercevons un arbre et nous nous dirigeons vers lui, mais nous ne nous doutions pas que toute une population était couchée dessous. Nous marchions précautionneusement pour éviter de mettre le pied sur quelqu'un. Nous trouvons une toute petite place où je m'installe entre deux corps endormis, avec Claudine, calmée cette fois, dans mes bras. Alors que je m'endormais, je reçus soudain un torrent sur la figure : un homme était en train d'uriner contre l'arbre. Impossible de me lever, alors j'ai crié. La personne s'est excusée mais le mal était fait (je n'ai pas pu me laver ni me débarrasser de cette odeur pendant deux jours). Épuisée, je finis malgré tout par m'endormir. Réveillée par le jour, j'ai pu avec beaucoup de mal retrouver mon beau-père dans la foule. L'exode continue, inlassablement. Une nouvelle alerte, un bombardement ; je sors de la voiture, me mets à plat ventre sur le bas-côté de la route, Claudine sous moi pour la protéger ; l'alerte terminée, nous repartons.

Nous roulions à dix kilomètres à l'heure, impossible de descendre parmi les milliers de voitures, et nous n'avions rien à manger,

rien à boire, quand, tout à coup, nous aperçûmes une pancarte : « À deux kilomètres, nous offrons du chocolat chaud. » Nos yeux brillent d'avance. Arrivés à cet endroit, un village nommé Le Blanc, une queue impressionnante. La Rose est dans mes bras. L'atmosphère sent déjà le chocolat. Une demi-heure d'attente pour déguster une toute petite tasse de chocolat à l'eau, sans sucre. Mais que c'était bon ! L'odeur est imprégnée en moi et, chaque fois que je bois du chocolat, je me souviens de cet instant, boire quand on meurt de soif ! Après cette délicieuse collation qui nous réchauffe le cœur et le ventre, une énorme frayeur nous submerge, quand nous apprenons que le pont d'Orléans vient de sauter et que la route est coupée. Le camion transportant mon aînée et sa grand-mère est en effet parti avant nous !

À notre arrivée à Pamproux avec mon beau-père et Claudine, nous apprenons que le camion n'est toujours pas là. Quelle nuit blanche ! Nos amis nous avaient installés au premier étage d'une maison avec jardin. Le lendemain, le camion et la Bleue sont là : la joie, les retrouvailles. Ouf ! Le calme revient. Mais le jour suivant, au réveil d'une courte nuit, nous entendons les Allemands défiler en chantant dans les rues. L'après-midi, lorsque je me promène dans le village avec mes enfants, ils me parlent, ont l'air poli, mais leur sourire manque de franchise et sent le faux. « Quelles jolies petites filles vous avez ! », me dit l'un d'eux, et il soulève la Bleue pour la porter une minute.

Le lendemain, 17 juin, j'entends Pétain à la radio. Démobilisation générale. Nous restons encore une journée, et ensuite, retour fatal à Paris, malgré les conseils d'un oncle avisé qui disait : « Surtout ne rentrez pas ! » André, démobilisé quelque temps plus tard à Limoges, est revenu à Paris en janvier 1941. C'était la première fois qu'il voyait Claudine marcher et des larmes de joie lui sont montées aux yeux. Cela faisait huit mois qu'il ne l'avait pas vue.

Ce retour à Paris, c'était se jeter dans la gueule du loup. Les premières lois raciales venaient de naître ! André voulait travailler, mais il n'en avait plus le droit. Même s'il avait été chez un chrétien, cette personne aurait été en infraction en l'employant. Pourtant, un collègue et ami lui propose de venir travailler chez lui, dans l'Eure, et de me faire venir ensuite avec les enfants. André accepte l'offre. Il est au calme, et surtout, il n'a plus la crainte de l'arrestation. Nous correspondons par courrier. Il trouve une location pour que je puisse venir. C'était fin novembre 1941. Nous ne savions pas que ce serait la dernière fois que nous vivrions une vraie vie de foyer, tous les quatre, sans autre famille que nos enfants. Loin du bruit confus d'activités innombrables, en quête de paix, je ne pouvais imaginer la suite. On ne connaît le prix de ces instants, que l'on voudrait garder à tout jamais, ces merveilleux moments de la vie, que plus tard. Je n'ai pas assez mesuré la grandeur de ce bonheur. Dans la tourmente générale, ce qui était tout à fait anodin deviendra pour moi un souvenir qui me tiendra au cœur tout au long de mon existence.

Cette période magique devint mon seul repère, avec ces secondes délicieuses qu'on ne pouvait pas oublier, comme une image des plus précieuses. Ces merveilleux instants de la vie, on voudrait les garder à tout jamais.

L'hiver arrivant, André me propose de retourner à Paris, après ces semaines de grand bonheur, alors que lui restera dans l'Eure. Les lois raciales sont de plus en plus dures, elles arrivent sournoisement, très vite.

André continue son travail. Quatre semaines dans l'Eure, un week-end à Paris.

Et, après quinze mois de ces allées et venues, arrive le jour fatal.

PROLOGUE

F. GAUTIER
CHIFFONS & PEAUX EN GROS
CLOYES (Euro-et-Loire)

Adresse Télégraphique :
GAUTIER - CHIFFONS - CLOYES

TÉLÉPHONE 31
Registre du Commerce : Châteauneuf 1900

Cloyes, le *Samedi* 1942
13, RUE DE VENDOME

Avant le 7 Mai !!

Ma petite Paquette chérie.

J'ai été très content de t'en rendre et de recevoir tes deux lettres. J'ai tenu en un cœur à lequel j'en ai été tenté par. Les hommes te l'ont pas, si, seulement j'ai vu que c'est un homme qui a vu en devant de lui.

J'en suis pas digne et puis tout est comme ça est.

J'en suis très qu'il, j'ai fait un travail, et c'est tout.

Et y a un homme au moins 10 jours de plus. Je suis sûr que tu le pourras. J'ai assuré qu'on avait les besoins de moi, surtout que M. Jantzi m'a fait un bon site.

J'espère bien, car le moi j'en suis plus.

J'ai vu d'avis de vous elle de Paris, il assure que il rentre avant le 1er juin prochain; on sera bien, et on le pourra quand il verra.

J'en suis sûr et me jure par son nom et par son cœur. Mais, malheureusement, à Paris, dans un bon travail, mais j'attends la réponse par laquelle une décision. C'est tout à que un travail, de la part d'avoir en fait de moi; c'est ce que j'en pour et moi j'en suis sûr en fait. Quel point j'en suis attaché, et sur l'homme et est un fait que j'en suis sûr.

Embrasse-moi et j'en suis sûr.

Ton vieux Joe.

Quand M. Jantzi a été à Paris, il m'a dit de demander pour un travail - à Paris, il avait dit par 15 jours de plus. J'ai dit à Paris, il avait dit, un travail.

Tous les documents, y compris les lettres, sont déposés dans le dossier de la Commission de la Vérité. Les informations ne sont accessibles qu'aux personnes autorisées.

Dernière lettre d'André avant l'arrestation du 7 mai...